

a la investigación policial: la crítica histórica confronta los testigos, anota las coincidencias y contradicciones, para acercarse a 'la verdad'. Tal vez no lo logre nunca completa ni definitivamente. En el caso de la rebelión de 1892, demasiados documentos se perdieron, y tampoco existen sobrevivientes a quienes entrevistar. Lo máximo que podrían cosechar unas entrevistas a *karai* o guaraníes de la zona de Kuruyuki, hoy, serían 'recuerdos de recuerdos', influenciados además sin duda por las versiones oficiales de la batalla que tomaron fuerza desde 1992 y/o por la fama que alcanzó el libro de Sanabria Fernández. Pero si bien el historiador, al contrario del detective, no llega siempre a desenmascarar al mayordomo, sí puede acercarse a lo que Marc Bloch llamaba 'lo infinitamente probable' de la historia" (7 s.). Podría pensarse, no obstante, que Kuruyuki no es una historia inocua, y que el conflicto de las interpretaciones deja en este caso muchos más muertos que una novela policial. Pero es precisamente por eso que resulta loable el coraje argumental del libro, que se atreve a develar "lo infinitamente probable" de esa historia incómoda mediante una hermenéutica resuelta, decidida, inteligente, que reniega de las certidumbres simplistas y busca los matices, las ambigüedades y las zonas grises. Se trata, pues, de un libro que gustará u ofenderá tanto a quienes entienden Kuruyuki como una gesta patriótica de la soberanía republicana como a aquellos que ven en ella una carnicería injustificada, perpetrada contra una población indígena pasiva e indefensa. En cambio, como los detectives de Wilkie Collins, de Poe, de Conan Doyle, de van Gulik, Isabelle Combès siempre desconfía: desconfía para desestabilizar, para desmontar, para recomponer y cuestionar de forma radical los lugares comunes de la corrección política, así como también los discursos apologeticos de políticos, militares, misioneros, científicos sociales y – por qué no – los de los propios indígenas.

Diego Villar

Curtis, Marie Yvonne : À la rencontre des Nalu. Arts de la côte de Guinée. Paris : L'Harmattan, 2013, 172 pp. ISBN 978-2-343-00338-2. Prix : € 17.50

Vous connaissez une esthéticienne. Tant mieux ! Madame Curtis, une ethno-esthéticienne, ne traitera pas votre peau. Elle connaît mieux celle du tambour ou du serpent *bansonyi* chez les Nalu et les Baga souvent présents dans les mêmes villages avec des Landouman aux confins ouest des anciennes Guinées naguère française et portugaise. Laissant au miroir le secret de votre masque, vous découvrirez avec enchantement d'autres masques que l'on fait danser dans les villages de ces pays de mangrove, enclavés dans des marécages, où l'on vit de pêche, de chasse, de la culture du mil, du riz sur billons. Ivoire et indigo étaient appréciés par les navigateurs européens notamment portugais depuis le XVI^{ème} siècle.

Les talents de l'historienne font ressortir avec précision ce qui s'est passé dans la phase précoloniale avant l'arrestation du roi des Nalu, Dinah Salifou en 1890, puis sous le gouvernement français du Dr. Ballay. La population nalu (trois groupes claniques repérés) qui ne dépasse guère les 10.000 habitants, a été islamisée dans les années

1955 par un prêcheur malinké maniant l'appât et le bâton, au moment où émergeait le futur président, malinké lui-même, Sékou Touré, en lutte ouverte contre tous les dits fétichismes et démythifiant par une obligation faite aux jeunes de théâtraliser les cultures natives marquées par le secret des pratiques. Comment ressentir encore leur palpitation ? L'auteure va nous le dire.

De père guinéen et de mère française, M. Y. Curtis (qui a été enseignante et consultante auprès d'organismes internationaux) a quitté la Guinée dans les années 60 et l'a retrouvée plus de vingt ans après. Scolarisée en France, elle a obtenu à Nanterre une maîtrise d'histoire, et en 1997, elle a soutenu à Paris I, Panthéon-Sorbonne, une thèse de doctorat d'ethno-esthétique sur les arts nalu et baga. Et maintenant voilà un nouveau et percutant travail d'ethno-esthétique dans la lignée des Laude, Paudrat, Château, peaufiné depuis des années et dans lequel la touche américaine est présente, car M. Y. Curtis a connu le Smithsonian Institute de Washington et la Yale University.

Le début de l'ouvrage situe historiquement et géographiquement les Nalu évoqués par les découvreurs portugais. Sa première documentation et bien des objets sculptés (masques, statuettes, instruments de percussion), Curtis les a découverts notamment au Musée de l'Homme, émigré partiellement depuis au quai Branly. La recherche des sources écrites de navigateurs, négociants, explorateurs, etc., est exposée avec la même rigueur que ses propres périple de découverte du terrain pour le recueil des objets d'art, des témoignages de notables, des expériences d'artisans, en suivant les règles locales des salutations accompagnées ou non de présents, des palabres et dialogues avec une multitude d'interlocuteurs et d'excellents informateurs.

Si la complexité du contexte guinéen, les raffinements de l'exposé méthodologique, risquent de lasser un lecteur peu sensible aux exigences d'une thèse de doctorat, il peut aller directement à la page 57, observer les objets d'art : "Du musée à la reconnaissance sur le terrain". Il y appréciera les représentations et gloses concernant douze statuettes, masques et instruments de musique dont : la tête d'oiseau *elek* au bec court veillant sur les veuves en deuil ; le masque *simo* à face rouge, noire et blanche, avec sa frange de raphia, qui a le pouvoir d'écouter au loin ; le *nimba* à tête volumineuse, belle coiffure, seins coniques plaqués de métal, inspirateur de Picasso ; le masque *banda*, longue figure ovale, cornes annelées, mâchoire de caïman, qui anime les fêtes villageoises et les mariages ; le *bansonyi* de plus de deux mètres, serpent dressé de forme sinueuse avec tête triangulaire et deux yeux noirs ; parmi les tambours : celui à support zoomorphe, l'autre à base de sculptures humanoïdes et le tambour à signaux, évidé selon une fente longitudinale. Certes on regrette parfois l'absence de mesures et de dimensions exactes des objets, mais il faut dire que selon le sculpteur et l'usage, la taille du même objet peut varier. Certes, avec photos en couleurs, l'ouvrage aurait été plus séduisant, mais aussi plus cher qu'avec ces simples dessins d'un certain Pappus qui rendent mal les reliefs et les volumes. On appréciera néanmoins la description précise et les pertinentes interprétations des dits objets-témoins : legs, fabrication,

usage de fête, fonctions dans le village, dénominations parfois différentes d'un lieu à l'autre.

Les emprunts entre ethnies voisines et mêlées désormais dans les villages rendent parfois impossible l'attribution de l'origine exacte de telle sculpture. En outre beaucoup de secrets liés aux objets culturels de la religion traditionnelle (objets de pouvoir souvent) ont été renforcés par les campagnes de démythification organisées par Sékou Touré, puis balayés en partie par l'islam. Pour pallier ces difficultés, la recherche a porté sur les dires des sculpteurs et des utilisateurs, et l'on félicitera l'auteur d'avoir fait de riches études linguistiques et ethnologiques, d'oser des rapprochements évocateurs, pour restituer tout l'ensemble de la vie matérielle, morale, religieuse des Nalu et Baga de la côte. Les beaux passages sur l'initiation racontée par un ancien, les descriptions passionnantes des fêtes vécues par Curtis qui danse sur les lieux avec les villageois, prend la pirogue pour voyager entre les îles, observe le serpent, l'oiseau, le crocodile, le caméléon dans leur environnement, participe à la vie moderne des masques, précise leur matière et leurs colorants, mais surtout repère les conservations et les abandons de rites et d'objets, toute cette mise en situation ne saurait laisser le lecteur insensible, d'autant qu'on sait combien la tâche lui a été difficile en tant que femme et métisse, considérée comme étrangère.

Elle a néanmoins dansé au son du tambour, photographié des cérémonies, identifié des plantes médicinales et participé aux invocations de génies. Pour moi, ancien doyen de la faculté des Lettres de l'Université de Conakry de 1964 à 1968, il y a du génie chez cette spécialiste modeste et brillante qui sait si bien sculpter la culture d'un peuple et qui fait percuter sa timbale de cérémonie dans une admirable conclusion. Riche de minerais, la Guinée continue de s'enrichir par de tels travaux et œuvres d'art.

Claude Rivière

Deimel, Claus (Hrsg.): *Abhandlungen und Berichte der Staatlichen Ethnographischen Sammlungen Sachsen*. Berlin: VVB – Verlag für Wissenschaft und Bildung, 2012. 246 pp. ISBN 978-3-86135-782-7. (Abhandlungen und Berichte der Staatlichen Ethnographischen Sammlungen Sachsen, 54) Preis: € 49,00

Band 54 der "Abhandlungen und Berichte der Staatlichen Ethnographischen Sammlungen Sachsen" bietet dem Leser zwei höchst unterschiedliche Beschreibungen zu Mexiko. Der erste Teil enthält zwei Berichte eines Jesuitenpaters aus dem Gebiet der Tarahumara bzw. Rarámuri im Nordwesten Mexikos aus den Jahren 1681 und 1683. Der zweite Teil umfasst die Reisetagebücher eines deutschen Kaufmanns zu seiner Schiffsreise von Hamburg nach Veracruz 1843 und zu einem Ausflug von Mexiko-Stadt zu den Höhlen von Cacahuamilpa, 1846.

Zum ersten Teil: "Auf einem Pfad zu Gott in der Sierra Tarahumara. Die Reise des Johannes Rattkay SJ in den Norden Mexikos und sein Bericht über seine Mission mit einer Beschreibung der Tarahumara Nation und ihres Landes. 1681–1683". Der Jesuitenpater Johannes Rattkay, geboren 1647 in Veliki Tabor (Kroatien), ent-

schloss sich 1678 in der Neuen Welt zu missionieren. In Mexiko angelangt, begab er sich zusammen mit Pater Joseph Neumann im November 1680 von Mexiko-Stadt aus auf den Weg in den Nordwesten und übernahm 1681 das Missionsdorf Carichic in der nordöstlichen Sierra Tarahumara. Er hinterließ zwei Reisebeschreibungen, welche seine Reise von Spanien nach Mexiko (1. Brief) und seine Reise von Mexiko-Stadt nach Carichic (2. Brief) behandeln. Wenige Wochen vor seinem Tod im Jahre 1683, möglicherweise im Sinne eines Vermächtnisses, verfasste er einen Missionsbericht.

Herzstück der hier vorgestellten Publikation ist jener 23 Folios umfassende Missionsbericht. 2008 legte Mareike Einfalt am Institut für Klassische Philologie der Universität Graz hierfür die Transkription des lateinischen Textes und eine deutsche Übersetzung im Rahmen ihrer Diplomarbeit vor. Transkription und Übersetzung nutzte Claus Deimel, ein ausgewiesener Rarámuri-Kenner, um den Bericht in eine umfassendere Betrachtung einzubetten. Dazu bietet er einleitend eine allgemeine Einführung in die Missions- und Forschungsgeschichte der Rarámuri, eine kurze Biografie Johannes Rattkays und die zeitgenössische Übersetzung seines zweiten Briefes, erschienen im *Neuen Weltbott* 1681, an. Anhand einiger Fotografien von Originalseiten erhält der Leser zudem einen guten Eindruck vom Manuskript selbst. Erklärungen zu den zahlreichen Orts-, Personen- und Themenbezügen erleichtern das Textverständnis und geben wertvolle Hinweise auf weitere historische Berichte und Forschungsarbeiten zur Region.

Inhaltlich wird der Bericht mit dem Titel "Auf einem Pfad zu Gott in der Sierra Tarahumara" zutreffend charakterisiert. Wie an verschiedenen Stellen vom Herausgeber angemerkt, erfährt der Leser eher wenig über die indigene Bevölkerung der Gebirgsregion als vielmehr über das Ringen des Paters mit seiner wohl selbst gewählten, aber in der Durchführung schwierigen Entscheidung, in "West-Indien" zu missionieren. So bleiben die Beschreibungen der Rarámuri, denen das missionarische Streben Rattkays galt, in vorurteiligen Stereotypen verhaftet, wenn er zum Beispiel ausführt: "Ihre Glückseligkeit besteht demnach darin, sich dem Gaumen, und dem Sklavendienst des Fleisches hinzugeben, zu schlafen, Müßiggang zu treiben, spazieren zu gehen, Pferde zu hetzen und sich zu betrinken" (84).

Diese wie ähnliche Aussagen machen deutlich, dass der Autor zum Zeitpunkt der Berichterfassung noch keinen allzu profunden Einblick in das Alltagsleben und die Gesellschaft der Rarámuri gehabt haben kann. Man darf jedoch diesen Bericht nicht mit den umfangreichen und detaillierten Arbeiten des Zeitgenossen und Reisegefährten Pater Joseph Neumann (1648–1732) vergleichen, der aufgrund seiner langen Missionstätigkeit vor Ort ein profundes Wissen über die Rarámuri erwarb und dies in einem umfassenden Werk dokumentieren konnte. Ein solcher Erfolg war Johannes Rattkay nicht beschieden, da er schon nach knapp zwei Jahren in Carichic verstarb.

Von Bedeutung für den heutigen Leser ist der Bericht aufgrund des Einblicks in den Beginn der Missionierung. Darüber hinaus erlaubt uns Johannes Rattkay einen ein-